

Claude Campagne

# 15 histoires d'amitié

GAUTIER  
LANGUEREAU

11232 - 29151-23 - 10

NC

# 15

# HISTOIRES D'AMITIÉ

Claude / CAMPAGNE ,

Illustrations de Jacques PECNARD  
et François BATET

série  
15

= 0768-1925

GAUTIER-LANGUEREAU

DI - 26-12-1985 - 36511

DU MEME AUTEUR

*LE JOUR OU DIEU M'A TUTOYE* (Roman)  
Editions L.L.B. 1984

*ADIEU, MES QUINZE ANS...* (Roman)

*LES ENFANTS DE LA BRUME* (Roman)  
(à réimprimer)  
(sous la signature de J.-L. DUBREUIL)

*LE CAPITAINE DU « JAMBOREE »* (Roman)  
dans « Trois romans de mer »  
Editions Gautier-Languereau



© Gautier-Languereau 1985  
ISBN 2.217.04088.x

Tempêtes sur Penn-Hir	11
Joël, leur copain	29
Café du sourire	43
« Claire, tu es prise ! »	61
S.O.S. du <i>Namsos</i>	73
On l'appelait Noisette	95
Trois oranges sur la neige	111
Ces jours sauvages	119
« Écoute, fils ... »	129
Les motards de Noël	147
Auto-stop sur la nationale 1	161
« Pourquoi te renverrais-je ? »	171
La dernière bougie	181
Bertrand-des-Blés	203
L'heure des enfants perdus	219



*Ami lecteur,*

*On aurait aussi bien pu donner comme titre à ce livre QUINZE HISTOIRES D'AMOUR si cela n'avait risqué de vous faire croire qu'il s'agissait d'amoureux. Il n'y a en fait qu'un seul baiser d'amour dans ces QUINZE HISTOIRES D'AMITIÉ, et pourtant l'amitié qui souffle à travers elles est si vrai, si active, si fidèle qu'elle peut avancer le front haut vers le rendez-vous fixé il y a quatre siècles par un illustre Espagnol : « Au soir de votre vie, vous serez jugé sur l'amour. »*

*La véritable amitié, le véritable amour n'ont que faire des modes et des slogans. Ainsi en est-il de ces quinze histoires. La plus ancienne débute en mai 1940. La plus récente n'a pas deux ans. Quelques-unes ont un lien avec Noël. Noël n'est-il pas le temps fort de l'amitié, le moment de l'année où l'on désire le plus rendre heureux ceux qu'on aime ?*

*Ces quinze aventures pèsent leur bon poids de vie. Aucune d'elles ne fut écrite par hasard, mais seulement sous la pression d'un événement qui frappe, d'un visage qu'on retient, d'une parole qui s'attarde dans l'air. Et cela au long de vingt années de l'existence d'un ménage : un homme et une femme, qui écrivent ensemble sous le pseudonyme de Claude Campagne.*

*Telles de ces histoires ont paru à diverses époques dans des périodiques français ou étrangers, sous une signature qui ne fut pas toujours celle qu'on voit ici. Que cette précision vous évite, le cas échéant, de prendre les auteurs de ce livre pour des pillards de texte !*

*Il faut enfin dire que Trois oranges sur la neige est véritablement et entièrement l'œuvre d'un débutant de dix-sept ans et demi, l'aîné des cinq enfants de Claude Campagne.*

# Tempêtes sur Penn-Hir



Pour avancer sur la route centrale de l'île, Ghislaine Locronan devait se battre contre le vent de mer. Mais c'était là une bataille enivrante pour une fille de dix-sept ans qui, la veille encore, baignait dans la chaude moiteur de Paris, ses examens de fin d'année et son odeur d'essence.

Devant elle, sur la lande semée de rocs, les grossières murailles granitiques de Penn-Hir se rapprochaient à chacun de ses pas. Penn-Hir, le manoir enchanté de son enfance, farouche et merveilleux paradis qu'on allait, dans si peu de semaines, perdre à jamais...

Franchi le porche qui donnait accès à la cour du manoir, Ghislaine s'arrêta brusquement, frappée de stupeur. A quinze mètres d'elle, au sommet de la tour massive qui flanquait la demeure, une silhouette inconnue déambulait, une silhouette d'homme, les mains aux poches... D'un revers d'épaule, la jeune fille laissa tomber son sac à dos, unique bagage qu'elle traînait depuis Paris, et traversa la cour. La porte du manoir céda sous sa main et elle se lança dans l'escalier qui menait au donjon. Quel pouvait bien être cet homme qui avait pénétré dans Penn-Hir ?

Au bruit des pas de Ghislaine, l'inconnu se retourna brusquement et, pendant un instant, ils se dévisagèrent en silence. Lui, grand et fort

## TEMPÊTES SUR PENN-HIR

dans un gros chandail de laine bleue, les cheveux blonds, les yeux clairs, et guère plus de vingt ans. Elle, souple comme un jonc, avec une tignasse courte et un regard noir de jeune corsaire.

— Que faites-vous ici ?

— Je suis venu voir, riposta-t-il paisiblement. Je ne connaissais pas encore Penn-Hir. La femme qui détient les clefs me les a remises. C'est comme cela que je suis entré.

— Qui êtes-vous ? exigea-t-elle brusquement, d'une voix qui tremblait.

Le grand gars ne répondit pas aussitôt. Lui aussi découvrait le tragique de cette rencontre inattendue.

— La gardienne ignorait sans doute que vous arriviez ce matin... Je suis désolé... Je devine que vous êtes Ghislaine Locronan. Moi, je suis Christophe Melville, oui, le fils du chirurgien Melville, de Québec.

Il s'arrêta. Les yeux de Ghislaine s'étaient remplis de larmes. Sa voix sonna, soudain triste, résignée.

— Ah !... Et puis... maman et votre père ont signé l'acte de vente. Vous êtes déjà chez vous, ici .. Mais savez-vous ce que cela signifie d'abandonner une maison où l'on est chez soi depuis plus de cent vingt ans ?

Elle l'entraîna en bas, dans une salle où un vaste portrait régnait, superbe, au-dessus de la cheminée de granit.

— L'ancêtre ! présenta-t-elle. Le premier marin Locronan qui ait fait parler de lui. Et comment ! Il a combattu avec Surcouf. Napoléon l'a fait baron et il s'est consolé de sa jambe de bois en bâtissant Penn-Hir. Après lui, toute une ribambelle

de fils, de neveux, de petits-enfants, tous marins. Et mon père le dernier, lieutenant de vaisseau à bord du *La Pérouse*, le sous-marin qui a coulé en Méditerranée il y a quatre ans.

Elle eut un coup de menton plein de fureur :

— Sans cette toiture qui s'effondre, ces réparations idiotes à faire partout, nous n'aurions jamais vendu Penn-Hir ! Mais, vrai, on n'en peut plus ! Et pourtant maman travaille : elle est infirmière à Paris.

Nouveau coup de menton, au portrait cette fois :

— On ne vous le laissera pas, lui ! Mais puisqu'on est obligé de vous laisser Penn-Hir, tâchez au moins d'être digne de ce que ça représente... marchands de pétrole !

La porte de la salle claquait. Elle s'enfuyait, désespérée, furieuse.

« Marchands de pétrole »... Le jeune Canadien avait encaissé sans bondir. Les choses étaient à la fois pesantes et simples. Son père, chirurgien à Québec et possesseur d'une ferme dans l'Ouest, avait vu, deux ans plus tôt, le pétrole jaillir soudain au milieu de ses blés. Du coup, un rêve déjà ancien avait cessé d'être irréalisable : acheter un manoir au bord de la mer bretonne, sur ces rivages où l'un de ses grands-pères à lui était né...

Sorti sur la lande, il surveillait de loin la fuite de Ghislaine Locronan. Il finit par la retrouver dans une crique de la côte qui formait une sorte de port. Deux petits voiliers y étaient au mouillage et Ghislaine godillait déjà dans un canot pour rejoindre l'un d'eux. Sitôt à bord, elle se mit à hisser les voiles. C'était un dériveur de quatre à cinq mètres de long, et qui, à Christophe parvenu sur la grève, sembla frêle et sans défense au milieu

des rafales de vent. Le jeune Canadien mit ses mains en porte-voix :

— Ghislaine Locronan !... Ooooooh ! Ghislaine !... Où allez-vous comme ça ?

— Ça ne vous regarde pas ! Me promener.

— Vous n'allez pas sortir en mer avec un vent pareil ?

— Occupez-vous de votre pétrole, monsieur Melville ! Moi, j'ai plus d'un siècle de sang marin dans les veines.

Quand le voilier rentra dans la crique, trois heures plus tard, Christophe Melville était toujours sur la grève. Le vent avait forci. Des « grains » fouettaient la mer par moments et Ghislaine émergea de l'un d'eux, debout dans son canot, godillant vers le rivage. Le garçon descendit au-devant d'elle pour l'aider à tirer à sec l'embarcation.

— Merci, dit-elle.

Puis, le regardant de haut en bas :

— Vous êtes aussi trempé que moi et vous n'avez même pas eu le plaisir de naviguer !... C'est idiot d'être resté là à m'attendre sous la pluie.

— J'ai du pétrole dans les veines, et non du sang de marin, on le sait une fois pour toutes, grogna le garçon. Je ne connais pas grand-chose à la mer et aux voiliers, mais, avec ce mauvais temps, j'ai eu peur pour vous. Je me sentais responsable. Si vous ne m'aviez pas trouvé ce matin à Penn-Hir, vous ne seriez sans doute pas sortie en mer. C'était un coup de tête, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua-t-elle. C'est aujourd'hui la première fois que je reviens à Penn-Hir depuis que la vente a été conclue.

Elle maîtrisa un sanglot qui lui brouillait la

## TEMPÊTES SUR PENN-HIR

voix, essuya d'un revers de main son visage ruiselant d'eau et mit son regard droit dans celui du grand gars :

— Merci d'avoir compris que j'avais de la peine.

Cette fois, c'était elle qui lui ouvrait les portes du manoir, allumait le butane dans une cuisine vouûtée comme une salle des gardes et lui offrait le choix, pour se réchauffer, entre du vin chaud et du thé arrosé de rhum. Un sourire au coin des lèvres, il la regardait s'activer, à la fois méthodique et volontaire ; et pourtant vulnérable aussi, il commençait de le savoir. Elle lui rappelait la deuxième de ses sœurs, Marianne, et il le lui dit. Ce fut l'occasion d'en dire plus encore sur sa famille, sur sa vie au Canada. Quinze jours plus tôt, il avait achevé sa quatrième année de médecine à l'université de Québec ; il voulait être chirurgien, comme son père. Ghislaine écoutait, songeuse, sa tasse brûlante aux doigts. Un père, un frère aîné comme celui-ci..., elles étaient gâtées, les petites Canadiennes !

L'heure avançait. Christophe devait repartir vers l'unique village de l'île, sur l'autre côte, et son unique auberge où il avait pris gîte depuis l'avant-veille.

— Maman arrive la semaine prochaine, expliqua Ghislaine pour sa part. Jusque-là, je vais dîner et déjeuner chez la gardienne de Penn-Hir, qui a sa maison tout près, sur la lande. Mais je couche ici.

— Toute seule ? Vous n'avez pas peur ?

— Peur ? rit-elle. De quoi ?... Et puis le grand-père à la jambe de bois est là pour me tenir compagnie !

Dans la nuit, le vent prit encore de la puissance. A l'aube, la mer autour de l'île avait son visage des mauvais jours. La houle déferlait à perte de vue. Ghislaine se précipita vers la crique aux voiliers. Stupeur ! Christophe s'y trouvait déjà...

— Le vent m'a réveillé, expliqua-t-il. J'ai voulu voir comment les bateaux se comportaient.

Au début de sa chaîne d'ancre, le léger dérivateur de Ghislaine roulait follement bord sur bord. L'autre voilier, un cotre de croisière d'une dizaine de mètres de long, massif, avec une forte étrave, se défendait mieux contre les lames.

— Le *Sirocco*, présenta-t-elle non sans fierté. Il appartient à un de mes oncles ; mais je l'ai barré souvent. C'est un solide bagarreur.

— Vous le sortiriez par une mer aussi forte ? demanda Christophe.

— Quand même pas !... C'est du gros temps qui s'amène, vous savez ! Les pêcheurs qui sont sortis hier ne pourront probablement pas regagner l'île. En pareil cas, ils se réfugient plus au nord, dans un port du continent. Pendant au moins trois jours, nous allons être coupés de tout.

— Ah !... fit Christophe d'une voix sourde.

A cet instant seulement elle remarqua qu'il avait l'air soucieux.

— Pourquoi faites-vous cette tête-là, Christophe ?

— Au village, ils ont un malade grave, un gamin de neuf ans, Tony Kreisquer. Des douleurs au ventre depuis trois jours, des vomissements... Comme il n'y a pas de médecin dans l'île, et que l'aubergiste sait que je fais mes études de médecine, la mère du gamin m'a demandé de l'examiner.

Il se mit à marcher sur la grève, chassant des galets à coups de pied, la tête rentrée dans les épaules.

— Je suis bigrement tracassé, Ghislaine... Un vrai médecin et moi, ça fait deux ! Le gosse n'a peut-être rien de grave, et dans ce cas on n'en est pas à quelques jours près. Mais comment être sûr ?... Je l'ai palpé attentivement hier soir. L'appendice est quelque chose de bien localisé, mon père me l'a souvent expliqué. Or, si c'est l'appendice, il faut souvent opérer sans attendre...

— Et comme l'île est maintenant coupée par la tempête...

Ghislaine avait murmuré ces derniers mots presque machinalement. Et soudain, au profond silence qui suivit entre eux deux, elle sentit qu'une sorte de cercle de fer lui serrait les tempes, car, d'un même mouvement, Christophe et elle s'étaient tournés vers le *Sirocco* à l'ancre qui, cent mètres plus loin dans la crique, tanguait fortement dans les lames.

Appareiller avec le *Sirocco* en emmenant le gosse malade ? Franchir le bras de mer qui séparerait l'île de la côte de Bretagne ?... Christophe était fou ! Fou !

Trois heures passèrent. La tempête se développait, bousculant la mer et le ciel. A Ploubanach, l'unique port et village de la petite île — trois cents habitants, presque tous pêcheurs — il ne restait plus, comme l'avait prévu Ghislaine, que de simples barques et une vieille goélette échouée, désarmée depuis des années. Des dix ou douze petits chalutiers qui s'y amarraient d'ordinaire, pas un seul n'avait pu regagner son mouillage. Fuyant devant le gros temps de sud-ouest, sans

doute, à l'heure présente, avaient-ils déjà trouvé refuge dans l'un des ports du continent. L'île restait abandonnée à elle-même et Ghislaine Locronan à son drame intérieur.

Les joues fouettées par les embruns, elle marchait lentement le long du petit port. Quelques filles de son âge, quelques garçons dont le plus vieux n'avait pas seize ans — les autres étaient partis sur les chalutiers — erraient aussi sur le quai au milieu des rafales, mais aucun d'eux, visiblement, n'osait s'approcher de Ghislaine, bien qu'ils la connussent tous depuis longtemps. Par une sorte de discrétion, ils se tenaient à l'écart, devinant quel combat se livrait en elle entre le courage et la peur, entre deux dangers aussi redoutables l'un que l'autre : pour emmener le petit Tony Kreisquer jusqu'à un hôpital du continent, fallait-il prendre la mer avec le *Sirocco*, le seul navire encore disponible ? Fallait-il aller jusqu'à risquer sa vie, et celle même du gamin, oui ou non ?

A cet instant, Christophe ressortit de la maison des Kreisquer. L'étudiant avait le visage sombre.

— C'est bien l'appendicite. Enfin... neuf chances sur dix. Et il faudrait opérer... Mais, je vous le répète, j'ai juste quatre années de médecine, je puis me tromper...

La grande fille eut un geste triste et fier de la tête :

— Et moi, j'ai juste dix-sept ans, et je n'ai pas le droit de me tromper !... Car si je me trompe, si je juge mal de la puissance de la mer et du vent, et des forces du *Sirocco*, avant ce soir il y aura un bateau au fond ! Et des noyés, Christophe, des noyés...

— En ce cas, j'en serai ! gronda le garçon.

Sa voix se fit violente :

— Si seulement je savais barrer, je partirais tout seul avec le gosse et le *Sirocco*, je vous le jure ! Mais il n'y a donc plus un seul homme sur cette île qui pourrait vous remplacer, Ghislaine ?

— Non. Tous les barreurs expérimentés sont partis depuis hier avec leurs chalutiers.

Elle enfonça farouchement ses deux poings dans les poches de son ciré et revint jusqu'au bord du quai pour juger, encore une fois, de l'état de la mer. Et ce fut là, solitaire et muette, le cœur sautant d'effroi mais attentive à découvrir au fond de son âme quelle réponse Dieu pouvait bien attendre d'elle dans cette conjoncture pathétique où il l'avait insensiblement menée — la venue de Christophe, la tempête, l'enfant malade, les pêcheurs absents — ce fut là qu'elle prit sa décision.

Quand elle se retourna, des garçons et des filles du port s'étaient silencieusement rapprochés. Ils l'entouraient, ils la contemplaient avec un mélange d'orgueil et d'anxiété. Elle dit seulement, et sa voix était étrangement douce, comme soulagée :

— Christophe Melville aura assez à faire avec Tony. Pour la manœuvre, il me faudrait deux équipiers, deux volontaires... Nous ferons tout pour passer, je vous le promets, mais on en verra de dures !

Vers midi, ce même jour, un minable cortège traversa le centre de l'île : Tony Kreisquer, allongé sur une charrette à goémon, protégé du vent et de la pluie par un prélat, s'en allait au pas d'un cheval brun vers la crique de Penn-Hir pour embarquer sur le *Sirocco*.

Christophe, Ghislaine, les deux garçons du port

choisis comme équipiers : Loïc et Régis, l'escortaient — et sa mère enfin, maigre et rigide sous son ciré noir, les yeux durcis par l'inquiétude. Reverrait-elle jamais son enfant ?

Quand la charrette s'arrêta sur la grève et que le *Sirocco*, en dépit de ses formes trapues et solides, apparut minuscule dans les lames, la mère du petit Tony eut un cri rauque, désespéré :

— Si je n'en avais pas trois autres à la maison, je partirais avec celui-là ! Quitte à se noyer ensemble !

Elle crispait ses deux mains contre son visage pour retenir ses sanglots. Ghislaine, bouleversée, ne put que lui montrer le grand Christophe qui, près de la charrette, soulevait doucement, presque tendrement, dans ses bras l'enfant malade pour l'emporter vers le voilier.

— *Il* vous remplacera près de Tony. Regardez-le !

Peu après treize heures, le *Sirocco* largua son amarre, sortit au moteur de la petite crique de Penn-Hir, puis, ayant hissé ses voiles de gros temps, se jeta courageusement dans la mer démontée.

Ghislaine barrait, les yeux fixés sur les lames immenses qui soulevaient le cotre comme une simple barque. Accroupis près d'elle dans le cockpit, les deux gars de Ploubanach encaissaient avec résignation, plusieurs fois par minute, le coup de fouet des embruns. Dans la cabine, porte close, hublots souqués, Christophe veillait sur son malade, qu'on avait ligoté à l'une des couchettes et qui gémissait sourdement.

Après une heure de route, le rivage de l'île avait disparu. Sur l'avant du voilier, à une dizaine de

kilomètres, une ligne gris foncé se levait lentement à l'horizon : le continent... Malgré la violence de la mer qui balayait souvent de bout en bout le cotre — Ghislaine et ses deux équipiers avaient dû s'attacher pour ne pas être enlevés par les lames dans un instant d'inattention — l'espoir commença de renaître.

Encore deux autres heures et Ghislaine se mit à chercher sur la côte la colonne du phare signalant l'estuaire de l'Odet. Tous savaient que par derrière se trouvait le bourg de Bénodet et, plus loin, Quimper, avec son hôpital vers lequel allait impatiemment la pensée de Christophe enfermé dans la cabine, car le petit Tony, de plus en plus abattu, s'était mis à délirer...

Ce fut alors que le vent, qui depuis un moment avait tendance à remonter du sud-ouest à l'ouest, se fixa brusquement à l'ouest et lança le *Sirocco* vers une autre partie de la côte...

C'était une côte inconnue, où jamais Ghislaine n'avait abordé, même par beau temps. Une alternance de grèves sableuses et de promontoires rocheux frangés d'écueils contre lesquels les vagues jaillissaient en hautes fusées blanchâtres. Trois mille mètres, deux mille mètres... La distance tombait vite car on filait droit sur l'obstacle. Ghislaine et les garçons avaient tout tenté, baissé la voile et le foc au prix de risques énormes et mis le moteur en route pour essayer de remonter contre le vent jusqu'à l'estuaire de l'Odet en se tenant écarté de la côte et de ses pièges. Tout avait été vain.

— Tonnerre ! fulmina Régis en se soulevant pour mieux voir. Si seulement on pouvait atterrir sur une crique où on trouverait de l'abri ! Sim-

plement une avancée de la terre qui couperait un peu le vent et nous permettrait de jeter l'ancre à toucher la côte...

— Là ! Juste là ! Regarde, Régis... Juste à droite de cet écueil qui ressemble à un lion couché, tu vois ?

Ghislaine s'était à demi redressée à la barre et, joue contre joue dans l'ouragan, elle montrait à Régis une petite plage très enfoncée entre deux promontoires. Le yacht semblait avoir le cap droit dessus. Leur dernière chance...

En peu de minutes, tout fut prêt pour un mouillage en catastrophe. Les deux garçons, cramponnés à plat-pont, avaient réussi à dégager et à parer le grappin du bateau. Saucés, aveuglés par les embruns, ils n'attendaient que l'ordre de Ghislaine pour le jeter à l'eau. Il y eut soudain une sorte d'affaissement dans la poussée du vent. La masse rocheuse du promontoire commençait enfin d'abriter le voilier, mais les lames demeuraient fortes et couraient, rapides, jusqu'à la grève.

— Mouille ! hurla Ghislaine.

Une crainte lui serrait le cœur. Si dans cette mer houleuse le lourd grappin d'acier n'arrivait pas à mordre au fond, s'il « chassait », le yacht serait porté à la côte et s'échouerait brutalement en cassant tout.

Un soulagement immense l'envahit : ça avait l'air de crocher ! Le *Sirocco*, stoppé par son ancre, pivotait en tanguant et roulant furieusement au milieu des lames et venait se placer face au vent et à la mer. Ghislaine mit le levier du moteur sur *en avant doucement* pour que l'hélice soulage le travail du grappin, puis se redressa et dévisagea le coin de littoral où ils avaient atterri. Quinze à

vingt mètres d'eau, une eau écumante et tumultueuse, les séparaient encore de la terre. Impossible d'y aventurer le petit canot du yacht. On risquerait dix fois de chavirer !... Ghislaine se jeta donc à la mer, après s'être noué autour de la taille un filin dont Loïc, qui avait tout deviné, fixait solidement l'autre bout à bord.

La voyant ôter ciré, chandail, bottes et pantalon pour apparaître en maillot de bain et se lancer à l'eau, Christophe, surgi de la cabine, avait eu un cri de protestation :

— Laissez-moi faire ! J'y vais !

— Jamais de la vie, toubib ! Veillez sur Tony... Que penserait de moi le grand-père à la jambe de bois ?

Quelques minutes d'un crawl furibond portèrent Ghislaine jusqu'à la côte. Aussitôt arrivée sur le sable, tirant sur son filin, elle en amena à terre un autre plus fort, pris dans la soute à voiles du *Sirocco* et que Loïc et Régis s'occupaient de fixer à l'avant du canot. Alors Ghislaine se permit de reprendre souffle un instant : le pire du voyage était sans doute derrière soi.

Là-bas, sur le voilier, le sauvetage s'organisait, en hâte mais avec un sérieux d'homme. Ces mous-ses bretons n'étaient pas des marins du dimanche... Le canot mis à la mer, avec Christophe qui serrait le petit Tony dans ses bras et Régis aux avirons pour empêcher l'embarcation de se mettre en travers des lames, commença la traversée, courte mais risquée, au milieu des crêtes et des creux de la houle. Le câble de Ghislaine noué à l'avant de la barque et que la grande fille tirait en souplesse depuis la grève, un autre câble fixé à l'arrière et que Loïc, demeuré à bord du yacht,

## TEMPÊTES SUR PENN-HIR

filait à la demande, ainsi halé et retenu à la fois le canot put-il arriver à terre sans chavirer ni trop embarquer d'eau.

— Drôle de brancardage quand même ! observa Christophe, les yeux plissés d'inquiétude. Si mon chirurgien de père voyait ça...

Malgré les cirés dans lesquels on l'avait enroulé avant de quitter le cotre, le petit était trempé, glacé.

Ils commencèrent l'escalade d'un sentier qui remontait de la grève. Très vite Christophe, qui portait l'enfant dans ses bras, dit aux deux autres :

— Ce qu'il nous faut, au plus vite, c'est une auto pour filer jusqu'à Quimper. Ghislaine, Régis, je crois que...

Les deux compagnons accélérèrent aussitôt, puis se séparèrent et, sur la lande où la tempête galopait à soixante-dix kilomètres à l'heure, ils partirent chacun de son côté à la recherche d'un secours quelconque.

Ghislaine fut la première à atteindre une villa isolée devant laquelle démarrait une 2 CV conduite par une femme et surchargée d'enfants en vacances. Celle-ci tarda quelques secondes à peine, le temps de comprendre ce que voulait cette grande fille en maillot rouge, ruisselante, échevelée, vida sa marmaille, embarqua Ghislaine et fila droit à travers la lande — ô suspension des 2 CV !

Il était dit que celle-ci, après une charrette à goémon, un cotre en pleine tempête et un fragile canot à demi noyé, serait la dernière ambulance du petit Tony Kreisquer.

Peu après cinq heures, ce même après-midi, l'auto s'arrêtait dans la cour de l'hôpital de Quimper. Emu, le chirurgien de service fit donner une blouse et un masque à Christophe, l'accepta dans la salle d'opération. N'était-on pas confrères ?...

Ghislaine, elle, une opération d'un tout autre genre exigeait ses soins. L'aimable jeune femme de la 2 CV l'avait d'abord ramenée chez elle, réchauffée, habillée de sec. Mais Ghislaine piaffait d'impatience et reprit le chemin de la côte. Loïc et Régis n'étaient pas restés à rêver. Profitant d'une accalmie passagère dans le gros temps provoqué par l'approche de la basse mer, ils avaient doublé l'amarre à terre et mouillé le deuxième grappin du yacht. Beau travail ! Un sourire, le premier depuis le matin, effleura le visage de la jeune fille. Pour peu que la tempête n'augmentât pas, le *Sirocco*, maintenant tenu à quatre, s'en tirerait.

— On veille. Et on veillera toute la nuit, assura Régis d'une voix d'homme. Pas la peine que tu restes ici. Tu en as assez fait pour aujourd'hui, Ghislaine ! Sans toi, ce pauvre Tony...

— Sans vous aussi ! répliqua-t-elle vivement.

Elle les laissa, puisqu'ils le souhaitaient, remonta sur la lande et, lentement, s'en alla en direction de Bénodet et de Quimper. Le crépuscule descendait, déchiré par les rafales. Elle finit par s'arrêter au pied d'un calvaire de granit dressé à un carrefour, s'assit, se tassa contre le socle. Tout son corps n'était plus que fatigue ; mais dans son esprit veillait une lueur, comme celle d'un cierge allumé au fond d'une chapelle : « Mon Dieu, sauvez Tony... »

Ce fut là que Christophe la découvrit bien plus tard. Un jeune externe de l'hôpital lui avait prêté sa moto. Il était presque huit heures du soir.

— Tony est sauvé. Mais c'était moins une...

Comme Ghislaine ne bougeait pas, il la prit par les épaules pour la mettre debout.

— Que faites-vous là ? Il y a trois quarts d'heure que je vous cherche partout... Vous êtes gelée et la nuit tombe. Allons chez cette dame qui nous a aidés.

Elle s'installa sur la selle arrière de la moto et ils partirent à faible vitesse au milieu des clameurs de l'ouragan, fourbus et pourtant heureux. De cette terrible journée de lutte coude à coude naissait entre eux une merveilleuse douceur. Brusquement, Christophe parla :

— Cette vente de Penn-Hir... ça ne tient pas debout ! Gardez la maison, Ghislaine. Elle ne peut être à personne d'autre qu'à vous.

Elle eut dans son dos un petit rire triste.

— On voit bien que vous n'avez pas compté les trous dans la toiture ! Et le reste !... Merci quand même, Christophe.

Il freina sec, se retourna. Dans le soir désolé, son visage de vingt ans apparut soudain revêtu d'une autorité grave et sereine.

— Je demanderai à mon père de bâtir une autre maison sur l'île, pour nous. Et de boucher les trous de la vôtre. Si ce pétrole que nous avons trouvé sans le chercher ne devait point donner un peu de bonheur, à quoi servirait-il, alors ?

Un bouleversement incroyable se lisait sur le visage de la grande fille. Christophe, ému à son tour, lui sourit :

— Je vous ai vue à l'œuvre, Ghislaine. Vous êtes

## TEMPÊTES SUR PENN-HIR

un fameux marin. Vous m'apprendrez à barrer. Chaque été, je reviendrai dans l'île. Chaque été, oui.

Il s'arrêta et haussa doucement les épaules, comme pour se garder de prendre au sérieux un rêve qui naissait mystérieusement en lui :

— ...Et peut-être qu'à la longue le grand-père corsaire, le Locronan à la jambe de bois, voudra bien de moi dans son équipage !

honte. Mais Patrice reprit en désignant la petite :

— C'est sans doute qu'elle avait froid. Il aura voulu la réchauffer.

— Peut-être. Mais si tous les gens qui ont froid se mettaient à voler des couvertures, où irions-nous ?

— Et si tous les gens qui ont des couvertures de trop se mettaient à les donner ou à les prêter à ceux qui ont froid, où irions-nous, hein ? où irions-nous ?

Le policier resta muet une seconde, puis un sourire détendit sa face immobile.

— Votre père ne doit pas s'amuser tous les jours, avec un gaillard comme vous !

Patrice ne répondit rien. Les derniers mots évoquaient pour lui un passé proche et chargé d'orage.

— Tout cela est très joli, conclut l'agent, mais la loi est la loi. Je ne sais pas où le garçon s'est caché, mais, puisque je tiens la petite, je l'emmène. Ça fera peut-être sortir l'autre de son trou.

Il prit la fillette par un bras. Elle se laissait faire, atterrée. Alors Patrice saisit l'autre bras.

— Puisqu'on t'emmène, j'y vais aussi !

La foule s'ouvrait devant eux, presque indifférente. Une ou deux fois, des têtes se retournèrent, longuement, avec pitié. Patrice avançait, tous ses nerfs bandés. Une demi-heure plus tôt, dans la pâtisserie, une sorte de machinerie puissante et mystérieuse s'était déclenchée en lui ; il sentait maintenant qu'il ne pouvait plus l'arrêter, qu'il n'avait même peut-être aucune envie de l'arrêter. Au bout de vingt pas, il interrogea :

— Où perche-t-il, ce marchand de couvertures ?

— Au coin de la rue La Fayette et de la rue de la Source. Nous allons passer devant. Mais je vous avertis tout de suite que si c'est pour faire du vilain...

— Et si c'était pour payer la couverture? murmura Patrice.

La boutique : une vraie foire. Des jeunes, des vieux, des femmes, des gosses, des sacs, des bottes de caoutchouc, de la ficelle, des masques de plongée, des chandails, des chaussures de ski, des duvets. Patrice découvrit enfin les couvertures.

— Maria, c'en était une comme celles-là?

— Oui, une verte et rouge.

Le patron accourait, ayant reconnu l'enfant. On n'allait pas lui refaire le coup de la veille. Patrice fouilla dans sa canadienne.

— Hier, un garçon un peu plus âgé que moi a pris une couverture comme celle-ci pour abriter sa petite cousine qui avait froid. Je viens la payer. C'est combien?

— Combien?... Quarante huit francs cinquante.

— Voici cinquante.

S'écartant un peu avec le patron, l'agent de police suggéra à mi-voix :

— Vous pourriez retirer votre plainte, puisque le motif a disparu. Je le dirais au commissariat de votre part... Qu'en pensez-vous? Par un soir comme aujourd'hui...

— D'accord, fit l'homme après une seconde d'hésitation.

Patrice regarda les pièces qu'on déposait dans sa main, puis releva ses yeux où pétillaient de folles lueurs.

— Le garçon qui est venu hier... Vous savez, je suis son frère.

— Son frère?...

Il se sentit examiné de la tête aux pieds. Le marchand semblait jauger sa canadienne presque neuve, son pantalon de flanelle gris clair, ses chaussures impeccables.

— Son frère, oui... Pourquoi souriez-vous?

L'homme regardait Maria maintenant et paraissait réfléchir. Brusquement il attrapa sur un comptoir une belle écharpe de laine rouge et la noua autour du cou de la petite fille.

— Je suis trop vieux pour être ton frère, mais ce n'est quand même pas une raison pour ne pas te souhaiter un bon Noël...

Quand ils se retrouvèrent sur le trottoir, le policier avait légèrement changé de visage. Il regarda avec attention les deux enfants. Maria avait enfoui sa main dans celle de Patrice. Une certaine façon de s'occuper des autres pendant des années vous habitue à voir au-delà du monde visible. Le policier sentit qu'une confiance instinctive, du genre de celle des chevaux et des chiens, avait poussé la main de la petite fille vagabonde dans la main de ce fils de capitaine aux yeux clairs et aux décisions généreuses.

Machinalement, ils s'étaient remis à marcher. Au bout d'un instant, Patrice demanda :

— Est-ce encore nécessaire de vous accompagner au commissariat?

Le policier ne répondit pas tout de suite, mais un peu plus loin il s'arrêta et envoya une claque sur l'épaule de Patrice, cordialement, presque avec amitié.

— J'ai du tabac à acheter, là, en face...

Il traversa la rue et Patrice eut l'impression que Maria et lui ne devaient pas le suivre. Quel-

## L'HEURE DES ENFANTS PERDUS

ques minutes passèrent, l'agent ne ressortait pas. Par la vitre, Patrice l'aperçut, qui se faisait servir quelque chose au comptoir, puis s'écartait un peu et, à travers le carreau, avait un geste rapide de la tête et de la main vers les enfants restés sur l'autre trottoir, comme pour leur dire...

Patrice entraîna Maria, timidement les premiers pas, ensuite avec assurance. Cent mètres plus loin, ils se retournèrent ; le policier ne courait point après eux.

Dans le bar, l'homme avait soupiré discrètement en les voyant disparaître :

— S'il y a de nouveau des histoires avec eux, on saura bien les retrouver. Mais ce soir, ma foi... Et puis le garçon a une bonne tête.

Il remua le sucre dans la tasse.

— Dommage, sourit-il, que je n'aie pu leur offrir un café. Avec ce froid...

La rue, la foule, la nuit qui tombe. La nuit de décembre qui pose sur les ports du Nord ses ombres grises et glacées. Maria tient toujours la main de Patrice. Comme un oiseau timide, elle a niché ses doigts au creux chaud des doigts du garçon. Etrangement, cela l'enivre de joie. En même temps, il se sent le crâne vide. Il a quitté l'*Ardennes* vers trois heures et demie. Il est maintenant plus de cinq heures. Les événements n'ont cessé de galoper et Patrice devine qu'ils ne sont pas au bout de leur course. Josef, d'abord... Il laisse Maria le conduire. Elle le ramène rue Carnot, à l'endroit où il l'a trouvée un moment plus tôt, puis plus loin encore, vers des immeubles en construction qui jaillissent des ruines de la dernière guerre. La ville a subi trois cents raids

## L'HEURE DES ENFANTS PERDUS

de bombardiers et on n'en finit plus de la rebâtir ! Avec le soir, les chantiers se sont vidés. Maria se glisse derrière une bétonnière, contourne un buisson de fers et de poutrelles, se jette à quatre pattes, atteint une ouverture basse et longue, y passe la tête. Patrice la rejoint. Une sorte de cave en béton, à demi enterrée, de deux mètres sur deux, froide et nue, voilà, en cette veille de Noël, la maison de Josef et Maria.

Dans le fond, un sac à dos usé, bossué — et la fameuse couverture. Josef s'est levé en sursaut et se coule par l'ouverture. Il est grand, maigre, les joues enfoncées. Il dévisage Patrice de ses yeux pâles, à la fois ardents et désespérés. Patrice ne dit rien. Un flot de paroles, en polonais, est en train de sortir des lèvres de Maria. Quand elle a terminé, Patrice tend le premier la main à l'autre garçon.

— Cette couverture... Fini ! Maintenant, elle est bien à vous.

Il ajouta aussitôt :

— Josef, je suis Patrice Héricourt et je dois vous remercier tous les deux. Sans vous en douter, toi et Maria vous venez de me faire un cadeau de Noël que vingt couvertures ne sauraient payer...

Il s'arrêta soudain :

— Est-ce que tu comprends le français ?

L'autre eut un sourire triste :

— Ma mère était française. Maria et moi, nous avons toujours parlé les deux langues...

Il posa sa main sur les cheveux de la petite.

— Quand elle parle français, je crois entendre ma mère. Ça, et puis quelques souvenirs dans ma tête, c'est tout ce qu'on m'a laissé de ma mère...

Ses yeux s'emplirent d'une lueur sauvage :

## L'HEURE DES ENFANTS PERDUS

— Ma mère, mon père ont été déportés. Maria et moi, c'est tout ce qui reste de deux familles...

Patrice écoutait, muet d'horreur comme devant une tombe. Josef reprit :

— Maria et moi, l'été dernier, nous avons fini par nous décider à fuir. Parce que nous n'avons plus de famille, plus de maison, on voulait nous mettre dans des camps de jeunes, elle d'un côté, moi de l'autre... A la fin de novembre, nous avons pu nous faufiler en zone anglaise. Ça a été dur. Combien de nuits avons-nous passées dans la neige, hein ! Maria ? Nous voulions revenir en France. Deux fois, à Strasbourg, et puis du côté de Laon, on s'est fait pincer. On n'a pas de papiers, sauf un vague certificat anglais de réfugiés. On a tout l'air de vagabonds... Le plus facile a été le bond final, deux jours à peine, avec des camions. Nous sommes arrivés ici, hier, à midi.

— Pourquoi ici ? interrompit Patrice.

— A cause d'un officier mécanicien que le père de Maria avait bien connu quand il était pilote. Il venait souvent à Gdynia avec des cargos français. Tous les deux étaient de bons copains. Maria et moi, on se disait qu'il nous aiderait. Hier, nous avons cherché sa maison, dans un quartier qu'ici ils appellent Saint-Pierre. C'est le quartier des marins, je crois, au-dessus de la rade...

Il s'arrêta, son front se baissa, son pied droit se mit à cogner nerveusement contre une ferraille qui traînait.

— Sa maison... Il n'y en a plus... Les voisins nous ont expliqué qu'elle a été fichue en l'air par un bombardement anglais en 1943... L'officier mécanicien lui aussi a été fichu en l'air...

Un silence affreux.

— C'est simple, nous sommes maintenant à zéro. Plus d'argent depuis hier. Plus rien à manger aussi. Plus de maison en vue. J'oubliais la couverture que tu viens de nous donner.

Patrice haussa les épaules.

— C'est exact, je l'ai volée. Je l'ai volée hier à cette heure-ci. Maria grelottait. Je sentais venir une nuit glaciale, pleine de désespoir... Encore heureux qu'on ait eu ce trou ! Il a fallu déguerpir au matin, quand les ouvriers ont repris le travail. Nous avons alors erré à travers les rues, essayant de mendier ; mais je crois que nous n'avons pas la manière. J'osais à peine me montrer, à cause de la couverture. A d'autres moments, je me disais que si la police nous arrêtait nous aurions une soupe chaude et peut-être un lit...

— Vous les aurez l'un et l'autre ce soir même ! lança Patrice.

En moins d'une demi-heure, le garçon dépensa jusqu'au dernier sou son argent de poche et tout son argent de Noël : deux chandails, un blouson, une jupe de laine pour Maria, une poupée... Les bras gonflés de colis, il reparut sur le chantier.

— Manquent les chaussures, mais, vrai, je n'ai pas pu ! Maintenant, filons ! L'*Ardennes* largue ses amarres dans moins d'une heure...

Il riait, excité, entraînant, mais il crânait. Une autre angoisse était entrée en lui. Le policier, tout à l'heure, n'avait rien fait pour aggraver les choses, mais la situation restait tangente. Déjà deux fois depuis leur entrée en France, Maria et Josef s'étaient fait arrêter. Pas de maison, pas de papiers, même pas un bout de passeport, des étrangers sans feu ni lieu, sans parents... Patrice se méfiait. Son père lui avait conté des histoires

de passagers clandestins. Le plus souvent, quand la police avait un soupçon, elle grimpait à bord avant l'appareillage et pinçait les bonshommes. Mieux valait introduire Josef et Maria sans fanfares !

Vingt minutes après leur départ du chantier, le garçon franchissait donc tout seul l'étroite passerelle menant du quai au pont du cargo. Tout contre le navire stationnait une rame de wagons de marchandises que les grues venaient de vider pour remplir les cales de l'*Ardennes*. Deux autres rames s'allongeaient plus loin, parallèles, jusqu'aux hangars. Cachés entre les wagons de la première rame, invisibles dans l'épais crépuscule de décembre, Maria et Josef attendaient.

Sur le pont du bateau, les panneaux de cale étaient déjà refermés. Des matelots s'occupaient à fixer les énormes prélarats qui les rendraient étanches aux coups de mer. Le second capitaine apparut sur l'une des échelles du château-milieu.

— Il était temps, Patrice, les remorqueurs seront là dans un quart d'heure.

— Où est mon père ?

— Dans son bureau, je suppose. Il doit signer les dernières paperasses. Le représentant de la Compagnie est avec lui. On n'attend plus que son départ pour relever la passerelle.

« Zut !... pensa Patrice, pas moyen de parler à papa. On verra plus tard. Faut brusquer les choses. Tant pis !... » Il parcourut le pont d'un dernier regard : les hommes travaillaient à la lumière des projecteurs fixés en tête des mâts. C'était le seul éclairage dans la nuit maintenant complète. Le garçon escalada douze marches jusqu'au pont des embarcations, entra dans la chambre de naviga-

tion où tous les fusibles de l'éclairage extérieur du navire se trouvaient réunis dans un petit placard, et sans hésiter — mais pas du tout faraud quand même — il arracha deux couvercles correspondant aux projecteurs des mâts et coupa les fusibles en les triturant avec ses doigts.

— Aucune volonté, Patrice Héricourt, marmonna-t-il. C'est bien ce que dit la fiche? Allez! A la poubelle!...

Puis il se jeta hors de la chambre de navigation et descendit par l'escalier intérieur jusqu'à la coursive, au niveau du pont principal, sur laquelle donnait sa cabine, assomma à coups de poing deux ampoules et se glissa sur le pont. Les jurons des matelots surpris par la panne explosaient dans les ténèbres. Patrice était déjà à la passerelle. Par chance, les deux autres avaient deviné et montaient déjà. Patrice attrapa la main de Maria, sentit Joseph derrière elle, les guida vers le château, puis le long de la coursive obscure, jusque dans sa cabine.

La porte fermée, ils s'entre-regardèrent. Patrice était rouge, les deux autres blêmes. Tous avaient le visage en sueur.

— Je ne crois pas... que personne ait pu... vous voir monter à bord..., haleta Patrice. Et dans un instant la passerelle sera retirée... Josef, passe-moi ton sac à dos, je vais le planquer dans ma penderie. Otez vos manteaux. Asseyez-vous.

Mais ils restaient raides comme des pieux. Puis Maria, silencieusement, se mit à pleurer.

— Qu'est-ce que c'est, Maria?

— Patrice... Ce n'est pas possible... C'est vrai qu'on aura à manger, ce soir? Qu'on ne couchera

pas dans la fosse, là-bas, et qu'on n'aura plus peur?... C'est vrai, tout ça, Patrice?

Le garçon détourna la tête. Ses yeux se troublaient de larmes. D'un geste brusque, il ouvrit la commode pour y chercher un mouchoir. Au milieu du linge apparurent trois livres... Le regard de Patrice s'emplit d'une dureté singulière. C'étaient donc là ces saletés dont il s'abreuvait depuis des mois! Il était tombé drôlement bas! Et ça ne collait pas du tout avec la présence de ces deux réfugiés à bout de forces dans sa cabine. Sa main rafla, en plus d'un mouchoir, les trois livres. Une seconde après, ils passaient par le hublot.

Puis il revint à Maria et, doucement, presque tendrement, il essuya le visage en larmes de la petite fille.

Alors Josef, qui était resté muet, affreusement tendu depuis son entrée dans la cabine, murmura :

— Cette fois, Patrice, je suis sûr que tout est vrai et que tu es bon.

— ... Et moi, riposta Patrice d'une voix rauque, je suis sûr... qu'un bol de bouillon brûlant nous ferait du bien à tous les trois. Ne bougez pas, je reviens tout de suite.

Il ne devait pas revenir si vite. Le cuisinier n'avait pas de bouillon chaud. Il poussa son fourneau, tandis que Patrice ouvrait une boîte de pâte et coupait du pain, préparait des sandwiches.

— Rien mangé depuis midi, j'ai une faim de loup!...

Puis il colla son nez au hublot. On avait déjà réparé les fusibles. Le pont reparaisait en pleine lumière. « Le type de la Compagnie, il va s'en

aller, oui ou non ! Que je puisse enfin parler à papa... Et puis ça empêche de relever la passerelle !... Qu'est-ce que ça traîne, mais qu'est-ce que ça traîne... »

Oui, ça traînait. Chaque minute de plus était lourde de risques. Le policier de l'après-midi n'était pas toute la police. De joie, d'angoisse confondues, Patrice se sentait pris de vertige. Il restait au hublot, frissonnant, les yeux braqués sur la planche fatidique.

A six heures et quelques minutes, trois agents franchirent la passerelle et montèrent à bord...

Patrice se rua vers sa cabine. Elle était vide...

Sa tête chavira. Il fit un effort immense pour se reprendre et comme un automate emboîta le pas aux deux agents qui se faisaient conduire auprès du capitaine. Le troisième s'était planté près de la passerelle.

Héricourt se trouvait assis à son bureau et tapait à la machine. Il écouta les agents lui expliquer leur mission : la police désirait s'assurer si deux mineurs, un garçon et une fille, qui semblaient étrangers et sans domicile fixe, ne s'étaient pas embarqués clandestinement sur l'un des navires en partance. La veille, le garçon avait volé une couverture. Par la suite, un inconnu s'était présenté pour la payer. La plainte avait été retirée, il n'y aurait donc pas de poursuites. Les agents avaient tout de même reçu l'ordre de visiter les cargos à quai.

— Faites, bien sûr ! dit Héricourt. Et n'hésitez pas à entrer dans ma propre cabine. Je suppose que le lieutenant peut suffire à vous guider. J'ai là un rapport urgent à finir.

Les policiers ressortis du bureau, Patrice se

dressa sur le seuil. Il avait une mine de noyé. Avant qu'il ait ouvert la bouche, il eut la surprise extrême de voir son père placer un doigt sur ses lèvres, tout en le regardant au fond des yeux : « Chut... »

Et il y avait dans le regard du capitaine une lumière que Patrice ne connaissait plus depuis longtemps.

— Accompagne-les donc, fit Héricourt. Tu vois bien que j'ai du travail.

Patrice rejoignit les agents. Il ne comprenait rien, ne devinait rien, se tordit le nez entre deux doigts pour s'assurer qu'il avait les yeux bien ouverts. Suivis du lieutenant, les agents furent partout. Une porte poussée au hasard, ils reçurent en pleine figure une gerbe d'éclaboussures : un gaillard, qui ne livrait de lui-même qu'un profil perdu, s'agitait nu sous une douche.

— Excusez-nous...

La porte refermée, une jubilation interne souleva le garçon. Josef, Josef, là... Méconnaissable. Tout nu, quel déguisement !

Ce fut d'un pas plus léger qu'il escorta les agents jusqu'au terme de leur visite et les vit regagner le quai. Presque aussitôt, la passerelle, déjà élinguée depuis une demi-heure, s'envola au bout d'un mât de charge. Adieu, la terre !

Le capitaine tapait toujours quand Patrice repartit au seuil de sa cabine.

— Partis ? demanda-t-il seulement.

— Oui. Et rien trouvé.

— Ferme la porte.

Il s'arrêta de taper.

— Alors, Patrice, c'est toute une crèche que tu

t'es offerte pour Noël? Josef, Maria... Il ne manque que l'Enfant-Jésus!

— Il y est lui aussi, mais on ne le voit pas! riposta le garçon dans un élan profond. Il a été dans le coup tout l'après-midi, je te le jure!

— Je crois aussi, fit gravement le marin, et jusqu'à ces dernières minutes.

Sans se lever, il attrapa son fils par le bras :

— Tu as été d'une imprudence folle, mon petit gars. Je m'inquiétais de ton retour. Je suis allé voir dans ta cabine et j'ai trouvé tes deux oiseaux. Ils m'ont tout dit en vingt phrases. La passerelle était encore à quai et ça n'aurait servi à rien de la remonter avant l'heure. Dans des cas comme celui-ci, la visite de la police est presque fatale. Il valait mieux faire semblant d'ignorer, chercher des cachettes... et avertir le lieutenant.

— Où est Maria? souffla Patrice.

Le capitaine frappa du doigt son bureau, un meuble assez large plaqué contre la cloison et muni à droite et à gauche de deux colonnes de tiroirs, séparées par une niche où glisser les jambes.

— Là-dessous. Une fameuse cache, hein? à condition que je reste assis devant.

Il se releva.

— Tu peux sortir, petite fille.

Elle apparut à quatre pattes et se redressa. Son doux visage était encore effrayé, son manteau collait sur ses hanches de pauvre animal fourbu. Le capitaine la fit passer dans sa cabine.

— Tant que le pilote sera à bord, ne sors pas d'ici. S'il t'apercevait et que la police ait l'idée de lui poser des questions à son retour à terre, ça compliquerait tout. C'est l'affaire d'une heure,

même pas. Dans le tiroir, là, il y a du chocolat. Va lui dire bonjour.

Il referma la porte à clef, regarda Patrice :

— Au prochain port, il faudra la nipper de neuf, hein?

— J'ai déjà commencé, p'pa. Tout l'argent que tu m'avais donné pour m'acheter quelque chose y a passé...

L'œil gauche du capitaine se plissa légèrement :

— Et ça a été terrible, n'est-ce pas?

— Terrible, fit Patrice en lui renvoyant son clin d'œil.

Puis il secoua la tête. Un émoi violent montait en lui :

— Papa, tu as été formidable!

— Toi aussi, mon vieux.

Il sourit :

— Et puis tu réussis joliment bien les fausses pannes. Bandit! Ce sont tes mauvaises lectures qui t'ont appris cela?... Soyons sérieux, Patrice. J'ai un échange à t'offrir. Un échange à parts égales. Toi, tu jettes à la mer les livres qui te restent — ça n'a l'air de rien en soi, mais cela exprimerait beaucoup de choses. Moi, en revanche, je me charge de tirer complètement d'affaire Maria et Josef, et pour commencer, au prochain port, à Bordeaux, de les mettre en règle avec la police. Ça te va?

— Non, ça ne va pas... Car les livres sont déjà au fond de l'eau depuis tout à l'heure. Tu as raison de dire que ce n'est rien en soi, mais ça signifie beaucoup. Disons qu'après avoir longtemps tiré des bords au plus près sur des fonds assez vaseux j'ai maintenant pris un nouveau cap et je cours grand large vers la haute mer.

## L'HEURE DES ENFANTS PERDUS

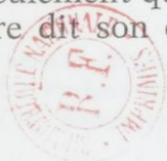
Était-ce volontairement qu'il avait usé de mots maritimes pour dire le changement de son cœur? Il vit le regard de son père s'embuer d'une émotion profonde. Pour la première fois depuis qu'il était devenu adolescent, Patrice laissa tomber sa tête sur l'épaule de l'homme.

— P'pa... Tu ne me méprises plus?

— Je ne t'ai jamais méprisé, mon petit...

D'instinct, le capitaine reprit sa phrase du début de la journée :

— Je pensais seulement qu'un garçon de quinze ans n'a pas encore dit son dernier mot...



The first of these was the establishment of the  
City of Boston in 1630. The second was the  
establishment of the City of Boston in 1630.

The third was the establishment of the  
City of Boston in 1630. The fourth was the  
establishment of the City of Boston in 1630.

The fifth was the establishment of the  
City of Boston in 1630. The sixth was the  
establishment of the City of Boston in 1630.

The seventh was the establishment of the  
City of Boston in 1630. The eighth was the  
establishment of the City of Boston in 1630.

The ninth was the establishment of the  
City of Boston in 1630. The tenth was the  
establishment of the City of Boston in 1630.

The eleventh was the establishment of the  
City of Boston in 1630. The twelfth was the  
establishment of the City of Boston in 1630.

The thirteenth was the establishment of the  
City of Boston in 1630. The fourteenth was the  
establishment of the City of Boston in 1630.

Achévé d'imprimer  
sur les Presses Bretoliennes  
27160 Breteuil-sur-Iton

THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY  
AT HARVARD UNIVERSITY  
1280 DIVISION STREET  
CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS 02138

N° d'impression : 256  
Dépôt légal : Juin 1985. — N° d'éditeur : 6000

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist  
Programme de génération — Louis Eveillard  
Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia — Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit — dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.